

Amare Amaro
De Julien Paolini

L'écran s'illumine avec les premières lueurs du jour. Julien Paolini nous entraîne au cœur d'un drame intemporel. Lieu du crime : un village sicilien aux principes ancrés dans des croyances d'un autre temps et soumis à une société matriarcale. Les assemblées d'autochtones sont le chœur antique, inquiétant rempart contre l'évolution des mentalités. La victime, un homme qui lutte et se sacrifie pour l'honneur familial. Pas de pitié pour les opposants à la cité.

Syrus Shahidi, visage fermé et taiseux, joue sur les silences, forge au fil des scènes un personnage puissant, mélange de Jésus-Christ dans la passion et d'Antigone dans la révolte. Il est l'allégorie du sacrifice, l'homme à l'image du mythe. Malgré son rôle secondaire, Virginia Perroni développe un jeu d'actrice de caractère. On aurait apprécié la voir plus, pour insister sur le sentiment de révolte qu'elle a contre sa mère. À ce propos, Celeste Casciaro donne sa grandeur au personnage, véritable gardienne de l'unité du peuple.

Le film évolue autour des levers et couchers du soleil, donnant un tempo lent et mélodieux aux scènes. La musique accompagne le tout, alimentant le suspense élégamment et les jeux de lumières qui créent une atmosphère mystique. La photographie est magnifique, par les paysages calmes mais grandioses, qui rajoutent un caractère solennel à l'œuvre.

La réussite du scénario, c'est la lutte entre les valeurs familiales et les valeurs populaires. C'est la catharsis, la purge pour le spectateur de toutes ses haines, de toutes ses traditions archaïques. C'est une œuvre amère qui donne envie d'aimer.

LES FAUVES

De Vincent Mariette

Le réalisateur de ce thriller policier qui flirte avec le fantastique joue la facilité avec les acteurs Lily-Rose Depp et Laurent Lafitte « de la Comédie Française » pour un résultat au final peu satisfaisant. On s'attendait à un film plus marquant et plus intense compte tenu du sujet. On aurait aimé peut-être moins d'histoires secondaires mais plus développées plutôt qu'une intrigue à tiroirs qui n'apporte rien. Quand on joue avec des clichés, il serait plus intéressant de jouer avec jusqu'au bout. Tant qu'à faire un film de genre (à la limite de la série B) autant le faire à fond. On peut concéder qu'esthétiquement il y a de belles images, mais qui nous laissent encore une fois sur notre faim.

Par ailleurs, l'intrigue principale est délaissée au profit d'un pseudo-amour d'une adolescente pour un homme plus vieux, une histoire d'amour encore pas assez exploitée à notre goût et inintéressante.

Malgré ces défauts, on peut souligner le très bon jeu des actrices Camille Cottin et Lily-Rose Depp malgré un manque d'expression qui perturbe: est-ce une volonté du réalisateur ? On peut dire que Laurent Lafitte déçoit franchement par son jeu, il nous avait habitués à mieux. Cet ensemble d'idées et de personnages n'est jamais vraiment abouti et nous donne l'impression de regarder un téléfilm du dimanche soir plutôt qu'un film du grand écran. On rentre en salle avec un titre qui nous laisse espérer pour finalement sortir de la projection avec un goût amer. Les Fauves sont donc restés en cage, à notre plus grand regret. Ce film se regarde, sans plus. C'est une déception.

TEL AVIV ON FIRE
De Sameh Zoabi

D'emblée, le film commence par la parodie de telenovela au sur jeu évident, mais hilarant et aux dialogues ridicules qui nous plonge immédiatement dans l'univers de ce film. Le réalisateur présente une mise en abyme très réussie. Un peu de légèreté et de rire pour aborder le conflit israélo-palestinien. Ici, Sameh Zoabi choisit le comique de situation. Parti pris audacieux du réalisateur qui se contente de pointer du doigt la situation sans prendre parti d'un côté ou l'autre. Parfois, il n'est pas nécessaire de dramatiser l'histoire d'un peuple pour nous en faire comprendre l'enjeu. Effectivement, on peut beaucoup apprécier son angle d'approche : c'est là que réside le cœur de cette charmante comédie teintée de politique. Ce film est aussi une belle parodie des feuilletons qui passent à la télé.

Bravo au duo Kais Nashif et Yaniv Biton pour leur jeu très convaincant qui nous a fait rire plus d'une fois. On espère les voir bientôt dans un autre long métrage.

Mention spéciale au directeur de la photographie, Laurent Brunet, qui respecte magnifiquement bien les codes visuels de la telenovela avec une lumière diffuse et cotonneuse. Il nous fait passer très habilement de l'univers parodique au monde réel sans nous perdre une seule seconde.

Ce film est un bel exemple de comédie intelligente et de l'art de tirer parti des clichés avec un grand humour.

LA PERMISSION **d'Aragh-e-Sard**

Une drôle de façon de raconter une histoire sur les femmes en exploitant le sport, mais surtout en parlant d'un pays aussi conservateur que l'Iran. Mais c'est une façon comme une autre de dénoncer. Car oui, ce film est bien un film engagé. Engagé pour défendre le droit de la femme, mais pas seulement les femmes iraniennes, le droit de toutes les femmes qui est presque inexistant dans bon nombre de pays.

Ce film nous pose donc des questions essentielles sur notre société. Il faut rappeler que les femmes françaises votent depuis seulement 1944. Notre évolution morale a pris énormément de temps pour obtenir une sorte de parité. Il existe encore et malheureusement aujourd'hui trop d'inégalités hommes-femmes.

Cependant, le film nous emmène dans un Iran bourgeois où la vie semble facile, mais où les inégalités sont omniprésentes. Le monde du foot est très présent et puissant. Les images sont belles, mais les paysages sont inexistantes. On pourrait reprocher trop de plans dans des bâtiments fermés, cela manque d'ouverture sur l'extérieur...

On a l'impression d'un bourrage de crâne sur le manque de droit des femmes. C'est l'histoire principale du film, mais le sujet aurait pu être amené avec plus de subtilité, cela en devient redondant.

La violence a une place encore plus importante que les droits. La violence physique liée à la passion du foot et les blessures que cela entraîne contraste avec les violences morales que le personnage principal subit. Une violence qui est bien plus insidieuse, douloureuse et profonde. Le thème de la violence est ici très bien traité et bien amené sans nous écœurer du sujet.

Sinon, le jeu d'acteurs est à souligner ainsi que la prise de risque du réalisateur de retransmettre sur grand écran un sujet aussi sensible. La réalisation reste proche du documentaire avec une musique agréable, mais banale. Un manque de prise de risque et c'est dommage...

Monsieur **Rohena Gera**

La réalisatrice nous invite au voyage, dans un kaléidoscope oriental. Entre balade au cœur de la ville à la recherche de tissus et saveurs épicées aux mille couleurs, on est transporté, découvrant une culture lointaine. On s'attache aux textures, aux teintes vives, faisant appel aux mémoires des sens gustatifs et olfactifs. Tout de même, on aurait préféré voir plus d'originalité et de prise de risque. Le scénario est un peu passe partout. On aurait souhaité une trame plus active, plus rythmée et plus innovante.

Société de castes, aux traditions ancrées dans les mentalités, l'Inde dévoilée par Rohena Gera est pyramidale et hiérarchisée. De fait, la relation particulière qu'entretiennent Ashwin et Ratna remet en question l'amour impossible de deux individus de milieux incompatibles. La connaissance de l'Occident de « Monsieur » se heurte aux mœurs indiennes et sa rupture difficile le plonge dans une profonde remise en question. Le personnage de la domestique, femme audacieuse et combative, parvient à se démener pour ses semblables sans en oublier ses propres intérêts. Son désir de s'épanouir est transmis au spectateur qui s'attache à elle et croit en ses rêves. On est tout de même frustré par l'entourage familial qui n'est pas sans importance et qui oppresse nos deux protagonistes.

Cela dit, cette romance fine et délicate aux dialogues subtils et à la fin ouverte, donne l'espoir d'un dénouement heureux et d'un potentiel changement social pour Ratna.

L'ENKAS

Sarah Marx

En équilibre sur le fil, Ulysse, ex-détenu, tente tant bien que mal de retisser sa vie. Caméra à l'épaule, Sarah Marx nous brode l'image d'une "petite classe déclassée qui ne sais pas jusqu'où elle va descendre". Sa vision documentariste et sociale nouerait le spectateur à l'écran si celle-ci n'était pas cousue de clichés, le fil est rompu. Un jeune homme, sortant de prison, sans figure paternelle, retrouve une mère dépressive, une ex-copine compatissante et des amis aux activités louches. Dommage que la louable intention de montrer la réalité des familles en détresse se résume à ces figures empruntées à l'imaginaire collectif. De plus, l'effet déjà vu est renforcé par la dureté du ton ou par le prosaïsme du scénario. Les dialogues, dénués de toute délicatesse, sont bien loin de la langue de Molière. Certains argueront une volonté de retranscrire l'amusant parler des "djeuns", ces poètes incompris... Nous constatons simplement un énième poncif dû à la barrière qui sépare l'écran des barres d'HLM. On a au moins évité l'écueil de la voix off. La réalisatrice a la volonté d'ouvrir des questionnements sur notre société, comme la réinsertion ou l'utilisation des substances addictives dans la médecine. Elle ne prend malheureusement pas le temps de répondre, ce qui ne sert pas le film.

Attention cependant à ne pas tomber dans une débauche de négativité, Sandrine Bonnaire déprime à l'écran aussi bien que nous en salle et donne une dimension singulière à cette femme perdue. Sandor Funtek s'en tire pas mal en jeune largué par la vie aux grès des problèmes familiaux et financiers. On note également un effort sur la distribution des personnages secondaires, issue d'une diversité culturelle essentielle. La photographie n'innove pas, sans déplaire totalement, tout comme l'accompagnement musical. Ce film a tout pour plaire un dimanche soir sur nos chaînes nationales.

MARCHE OU CRÈVE

De Margaux Bonhomme

Tout d'abord, il faut souligner le formidable jeu d'acteur des deux actrices principales, Diane Rouxel et Jeanne Cohendy dont la complicité ajoute à la sincérité de l'histoire.

Le réalisme avec lequel joue Jeanne Cohendy est remarquable, si nous ne l'avions pas vue sur scène nous n'aurions jamais deviné qu'elle n'était pas polyhandicapée. Ayant grandi avec une sœur en situation d'handicap, Margaux Bonhomme arrive à nous montrer avec justesse la situation dans laquelle vit cette famille.

Il y a un parti pris de la réalisatrice qui montre pour une fois que ce n'est pas une figure féminine qui « subit » la maladie, mais bien une figure masculine.

Cependant, le choix du format 4:3 pourtant original, mais malheureusement pas assez exploité, donne une sensation d'enfermement au spectateur qui rend le film anxiogène. Peut-être est-ce le choix de la réalisatrice. Le scénario répétitif manque de rythme et de surprises. On aurait aimé plus de retournements de situation et moins de routine quotidienne. On a l'impression de revivre continuellement la même journée, sûrement pour nous faire comprendre que cette vie est dure mentalement. On retrouve cette complexité dans les choix des personnages et leurs relations parfois excessives mais compréhensibles.

On aurait souhaité que la musique soit plus présente dans ce film, avec un thème plus aérien pour nous sortir de l'enfermement. Néanmoins, elle est présentée comme une solution qui permet le rapprochement des personnages. C'est comme un coup de brumisateuse en pleine canicule.

L'ORDRE DES MEDECINS

De David Roux

David Roux est un chef d'orchestre : sous sa caméra, le casting joue en parfaite harmonie. Les acteurs ont une grande complicité qui résonne à l'écran, ce qui donne du rythme à la mélodie. Le jeu de soliste de Jérémie Renier est excellent en control freak. Son état va crescendo jusqu'au lâcher-prise. Les deux filles qui l'entourent sont promises à un bel avenir dans le paysage cinématographique. Marthe Keller est virtuose dans le rôle de la mère, personnage très touchant. C'est elle qui amène le sujet de fond du film. Peut-on se laisser mourir ? Doit-on sa vie à ses proches ? Le réalisateur a la délicatesse de ne pas donner de réponses et d'offrir un large choix de personnages à qui s'identifier pour y répondre.

Le lien fort qui unit le fils et sa mère apporte au récit une dimension empathique. L'amour que porte Simon à sa mère est émouvant. Cette relation nous offre de beaux moments et une belle photographie en accord avec une réalisation bien rodée pour un premier film. C'est à se demander si c'est le premier film de David Roux.

L'ambiance sonore est plaisante, cependant la musique est souvent réutilisée et donne aux spectateurs un effet de « déjà-entendu ». Choix de mise en scène ? C'est dommage. Le réalisateur joue avec deux univers, l'un très conventionnel de l'hôpital et l'autre très sombre du tunnel. Cela peut être vu comme la symbolique de l'intériorité du personnage ou encore comme le « tunnel entre la vie et la mort ». Le scénario est d'un réalisme prenant, notamment dans les réactions des personnages. Les très belles scènes de fraternité à la mort de la mère, par exemple ne sont pas les scènes d'un pathos inutile que l'on voit dans beaucoup de films dramatiques. L'envie de vivre prend le dessus sur le désespoir et c'est réconfortant.

Un film à la réalisation maîtrisée, doux et sans fausse note.

UN BEAU VOYOU
De Lucas Bernard

« Le rire c'est bon pour la santé » selon un dicton populaire. Pas de drame, pas de violence, pas d'enjeux sombres. Lucas Bernard nous invite à la légèreté dans son premier long métrage. Les personnages évoluent avec gaieté et cela fait du bien. On pourrait reprocher au commissaire Beffroi un humour un peu épais par moment, mais la vitalité de la scène du repas rattrape les loupés. Le réalisateur, sans nous perdre, suit et change habilement de personnage, soulevant ainsi la question du protagoniste principal. Jennifer Decker et Swann Arlaud incarnent un couple atypique qui fonctionne agréablement à l'écran. Le scénario joue sur des rebondissements multiples, liant des personnages opposés : voleur et policier. Cependant, la trame manque de constance et le spectateur tend à se lasser rapidement. Ce film est un « soufflé au fromage » : très dynamique au début, mais qui se dégonfle trop vite et fini platement.

CHIEN DE GARDE
De Sophie Dupuis

L'heure tourne. Dès les premiers plans, la démarche saccadée de JP et son frère donne le rythme. Ce sera une chasse à la liberté, violente et fascinante. La photographie est étudiée, alternant les couleurs acidulées et les teintes sombres. La fuite en avant de JP pour sortir de la « *marde* » est bien maîtrisée. Jean-Simon Leduc est un grand frère idéal, protecteur et qui tente de sauver sa famille. Le plus étonnant restera les psychoses de Théodore Pellerin, criantes de vérité, et la lutte interne de Maude Guérin. Pour terminer avec le casting, mention spéciale à Paul Ahmarani en baron de la cité et Claudel Laberge en copine lucide, unique issue de secours pour une vie meilleure.

Plan serré, clair-obscur, colère, sang, on retrouve la recette miracle de Xavier Dolan. On aurait apprécié plus de prises de risque, plus d'éléments novateurs pour un premier long métrage. Le potentiel est là, à suivre...